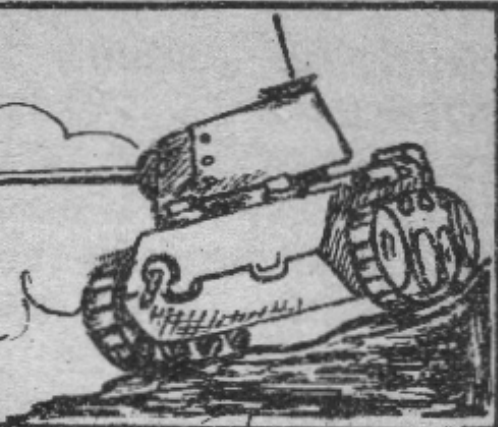


LA BATAILLE DE STALINGRAD



C'est beau comme du Tite-Live. On eût pu croire que le genre littéraire de l'histoire, écrite dans un dessein apologétique avec des noms de généraux et de champs de bataille, suivant la vieille formule rhétorique, avait définitivement laissé place à une histoire scientifique et critique, relativement impartiale, fondée sur la considération des faits sociaux et économiques. Et assurément ce n'est pas de l'Est marxiste que nous eussions, il y a seulement dix ans, attendu un démenti. Pourtant la Bataille de Stalingrad est un démenti, réel et indiscutable. Phénomène hautement significatif pour le critique de films, en même temps qu'apparaît dans l'ordre social un rappel évident du passé, de tous les passés post-révolutionnaires, on revient par le truchement de la caméra à un genre littéraire parfaitement défini, vieux de plusieurs millénaires, et qui plus est, pratiquement abandonné par les écrivains sous toutes les latitudes. En portant à l'écran un épisode récent d'histoire nationale, afin de faire oeuvre d'édification, les cinéastes soviétiques ont retrouvé le même ton et un par un les mêmes artifices, dont on usait lorsqu'il s'agissait de glorifier l'hégémonie d'Athènes ou de Sparte, ou l'expansion de la Pax Romana. La Pax Sovietica parle le même langage que le siècle d'Auguste.

Elle nous propose un édifice social assez analogue à l'empire. Au centre, il y a Staline. Staline est grand, intelligent et

bon. Il pense. Il préside les conseils supérieurs. Il téléphone et il télégraphie des instructions militaires d'une parfaite efficacité, et des ordres du jour lucides et éloquentes. Sa tête est calme et son front serein. Il ne mange ni ne boit ni dort. Il n'a pas de vie privée. Il travaille. Il est infatigable. Autour de Staline et près du soldat il y a les généraux. Ils sont dévoués et diligents. Ils savent obéir et commander. Eux non plus n'ont pas beaucoup de besoins. Eux aussi savent très bien se servir du téléphone. Autour des généraux enfin, il y a l'armée rouge. Elle exécute fort bien le garde-à-vous, et, dans la mesure où le cinéaste nous la laisse entr'apercevoir, elle se bat magnifiquement.

En face, comme dans tout empire, il y a l'ennemi, dont on veut bien reconnaître la dignité, c'est essentiel, mais dans l'ordre de l'erreur et de la faiblesse humaines. Plus on monte d'ailleurs dans la hiérarchie, plus cet ennemi est convaincu de noirceur ou de ridicule. C'est ainsi que les généraux allemands ont de détestables manies, comme de se mettre en pyjama pour dormir, de manger en campagne dans des gamelles et de boire à l'occasion un verre de cognac. Quant à Hitler, à qui nous accordions d'avance, bien volontiers, de très lourdes tares, l'image qui nous en est présentée est d'un grotesque si accusé qu'elle est le seul mauvais moment du film.

Car, il ne faut pas l'oublier une seconde, tout ce décor demeure aussi convaincant que la narration peut être rigoureuse et vigoureuse. Une forme remarquablement ordonnée: voilà le principal facteur de ce succès. On y peut distinguer comme dans les "Histoires" deux catégories de développements: des exposés et récits, de style

documentaire, - des morceaux d'éloquence patriotique et de lyrisme guerrier.

Les exposés, en particulier celui qui ouvre la seconde partie, utilisent le vieux truc des actualités reconstituées : faire tenir par des acteurs les rôles de grands personnages vivants, pour des conversations d'intérêt stratégique. La souplesse du découpage et sa sobriété narrative nous mettent carrément de plain-pied avec les dirigeants soviétiques. Tout le prestige tient dans leur simplicité d'allure et leur justesse de ton. Aucune autre recherche qu'un dépouillement pseudo-documentaire, mais c'est d'une écriture très assurée.

En contraste avec ces séquences d'intérieur, les séquences de combat accusent manifestement une poursuite de la grandeur par tous les moyens du cinéma. Vues de guerre savamment reconstituées pour paraître prises sur le vif, tout en gardant une allure plastique très étudiée; morceaux de bravoure de montage (il faut bien de temps en temps se souvenir de l'époque héroïque); et surtout d'admirables grands ensembles qui rappellent évidemment le Griffith de Naissance d'une Nation.

Ces deux éléments sont orchestrés en un contrepoint d'un rythme ascendant suffisamment solide pour faire éprouver au spectateur le sentiment réel de la victoire finale, et en même temps assez souple pour ne pas paraître décharner la réalité. Nous sommes en présence d'une réussite assez rare : celle d'un "chef-d'oeuvre" officiel. Le néo-cinéma soviétique ne produit donc pas seulement de fades Mitchourine (de Dovjenko qui fit jadis La Terre). Sans retrouver ce lyrisme de source pure qui fut sa qualité dominante dans les oeuvres de la grande période, et tout en restant dans le cadre

d'une rhétorique qui remplace la chaleur par le mouvement, Pétrov et ses collaborateurs ont donné à la nation soviétique un mémorial de belle envolée, un de ces mausolées qui n'intéresseront plus aucun public dans vingt ans, mais qui feront peut-être avant un demi-millénaire la joie des archéologues.

Avouons que nous pouvons envier le peuple capable de montrer en 1950, quand nous offrons nos belles que voilà, d'aussi solides et d'aussi dignes pièces de musée.

GEORGES GAUDU.

Imprimerie :

A. MATHEY - 246, rue Saint-Jacques

Directeur-gérant :

MICHEL FLACON - 45, rue d'Ulm.